

Henri VanLier, Anthropogénie

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995 et 1998 - Cinquième état : mai 1998)

Chapitre 25 - Les maladies

A. LA MALADIE PHYSIQUE	2
B. LA MALADIE TECHNO-SEMIOTIQUE ("MENTALE")	3
1. Ses statuts	
2. Son rapport aux articulations du X-même et au rythme	
C. LES PATHOGENIES MENTALES INVOQUEES	4
1. Leur panoplie	
2. Leurs caractéristiques anthropogéniques	
D. LES THERAPIES MENTALES PRATIQUEES	7
1. La cure anatomo-physiologique	
2. Le changements comme tel	
3. L'inscription mantique et l'exorcisme	
4. La catharsis du théâtre quotidien	
5. Les théâtres curatifs topiques	
6. Hors-compte pratique et en-compte théorique	
F. LES IDIOSYNCRASIES OU COMPLEXIONS	8
1. Les syndromes idiosyncrasiques	
2. La perception fixatrice fixée	9
a. Un syndrome idiosyncrasique attendu	
b. Le défigement rythmique perceptivo-moteur	
c. Le défigement rythmique logico-sémiotique	11
3. L'orientation verticale, horizontale, oblique des clivages	
4. La polarisation des clivages	
5. La confrontation entre exotropie et endotropie	
6. La précipitation	13
7. Les préférences sexuelles : hétéro-, homo-, bi-	
8. Une psychologie des syndromes idiosyncrasiques	
G. HOMO THERAPEUTE	15
1. Homo médecin des esprits	
2. Homo médecin des corps	

Chez les animaux supérieurs, outre les défenses par populations, s'organisent souvent des aides individuelles. La salive cicatrisante et antiseptique appliquée aux blessures du corps propre ou du corps du congénère en est le meilleur cas. Cependant la médecine animale est courte. A partir d'un seuil de temps et de difficulté généralement bas, le handicapé est abandonné.

Chez Homo, primate redressé et nu, donc très exposé à son environnement, la maladie est d'abord fréquente. Et, comme c'est un animal technique, elle est l'objet de préventions et de soins qui prolongent les vies et multiplient ainsi le nombre de malades.

Comme de plus Homo est sémiotique, ses maladies, ses préventions et ses soins sont organisés en signes. Indices concernant les causes des troubles et leurs remèdes. Index, qui pointent et groupent les indices en panoplies et en protocoles, mais aussi valent parfois par elles-mêmes. Le sorcier bénéfique ou maléfique est celui qui connaît un grand nombre d'indices mais aussi les exploite à travers des indexations bien placées, profondes, vastes ou intenses, qu'il s'agisse de regards, de mouvements de la main, de contacts transmettant des chaleurs et des fluides. La maladie montre exemplairement à quel point Homo est indiciel et indexateur.

La maladie hominienne a encore pour caractère d'être presque toujours à la fois physique et techno-sémiotique (mentale), et il est le plus souvent impossible d'y traiter séparément ces deux aspects.

Tout cela fait que les maladies et les malades constituent dans les sociétés hominiennes un véritable domaine, presque une sphère d'existence, comportant des menaces extérieures et intérieures à éviter, mais aussi des ressorts importants de liens sociaux, de développements techniques, d'articulations sociales et cosmiques, d'échanges sacrificiels, de spéculations religieuses. Une anthropogénie doit donc comprendre un chapitre sur ce thème, au même titre qu'elle en a un sur la guerre, la religion, le comique, le jeu, l'amour. Mais où le placer? Il semble qu'il vienne bien ici, immédiatement après l'ethos, tant la maladie concerne l'ethos d'Homo, soit qu'elle l'ébranle, soit qu'elle en fasse littéralement partie.

A. LA MALADIE PHYSIQUE

La maladie physique est fuyante. Sa notion ne s'applique pas d'ordinaire aux handicaps anatomiques : on ne dit guère qu'un boiteux ou un nain soient malades. Elle concerne d'ordinaire la physiologie, plus intime et plus mouvante : fièvres, ulcères, arthritismes. Avec des nuances selon que l'affection est aiguë, chronique, dégénérative. Ou encore curable, incurable, terminale.

Elle a dû jouer très tôt un rôle décisif dans l'anthropogénie par les concertations techno-sémiotiques qu'elle a exigées, et aussi par les désespoirs, les espoirs et les challenges qu'elle a suscités. Ses convalescences ont joué des rôles d'aurore dans la vocation des individus

(Ignace de Loyola), et dans celle des peuples (la Renaissance après la peste d'Occident).

Beaucoup de phénomènes culturels majeurs l'ont supposée. On ne peut comprendre le voisinage étroit de la cité des vivants et de la cité des morts chez les Etrusques sans prendre en compte leur tuberculose. Ni la première conversion de Rome au christianisme et à d'autres saluts orientaux en oubliant que, pour les ensevelis des catacombes, l'espérance de vie était inférieure à trente ans. Ni le sadisme de Sade en ignorant ses épaissements du sperme. Il n'y aurait pas eu cet engendrement du ton à partir du bruit tellement sensible dans les derniers quatuors et sonates, si Beethoven n'avait pas souffert d'une surdité très particulière de l'oreille moyenne. Ni les extases constrictives de Salammbô sans les auras épileptiques de Flaubert. Dans les notules finales de Baudelaire, qui parle, Baudelaire ou la syphilis? Et dans le dernier Nietzsche? Sartre n'aurait pas vu si "existentiellement" la racine du Jardin des Plantes si son strabisme divergent ne l'avait rendu monoculaire, et douloureusement.

Chaque société a été contrainte de définir ce qu'elle considérait comme physiquement "sain" et "malsain". Dans les dialectes indo-européens, très syntaxiques, la santé a renvoyé d'ordinaire à l'idée de 'complétude', parfois de 'totalité' : health et to heal, ainsi que heilen allemand, sont apparentés à whole (*hâl), holos, entier. Elle a impliqué aussi la 'force' et la 'puissance', s'il est vrai que sound anglais et ge-sund allemand dérivent de la racine indo-européenne *sgh-u-nt. Enfin, la santé est perçue là si menacée par la maladie, et selon un couple oppositif maladie/santé, que sound est encore défini aujourd'hui d'abord par 'non-malade', 'exempt de blessure ou de troubles physiologiques' : free from injury or disease (Webster's). Mais cette vue n'est pas celle des autres aires langagières. Plus qu'en force, en puissance et en exclusion de la maladie, dans la Chine du Yi King la santé a été comprise comme des dosages compensatoires constamment fluents entre des polarités opposées (yin-yang). De même que la vieillesse n'y fut pas la perte de la jeunesse.

Il importe donc grandement à l'anthropogénie de ne pas croire avoir compris quoi que ce soit de la maladie et de la santé physiques dans un groupe hominien avant d'avoir saisi le destin-parti d'existence où elles interviennent toutes deux.

B. LA MALADIE TECHNO-SEMIOTIQUE ("MENTALE")

Devant la maladie mentale (techno-sémiotique), c'est la société qui évalue les cas, beaucoup plus encore que devant la maladie physique. Quand la singularité d'un spécimen devient-elle déviance? Quand sa déviance est-elle féconde ou inféconde? Quand la déviance inféconde doit-elle être rectifiée ou soulagée? Les questions à cet égard se sont posées dans des cadres très différents au cours de l'anthropogénie.

1. Ses statuts

Les sorciers et chamans du continu proche du MONDE 1A non scriptural, puis les prophètes-voyants des empires primaires du MONDE 1B scriptural eurent des états mentaux (et même physiques) hors du commun, qui durent faire question pour le milieu ambiant, et déjà pour les autres initiés autour d'eux. Néanmoins, dans ces deux moments, comme le montre

assez le Code d'Hammourabi, ce qui était pris en compte c'étaient les résultats des actes produits, non leurs intentions.

Par contre, le continu distant du MONDE 2 grec et romain fut conduit à ne plus considérer seulement les actes bruts, mais à décider s'ils étaient responsables, c'est-à-dire s'ils étaient bien des parties intégrantes du X-même censé former un tout unifié. Ainsi, les Romains se demandèrent si l'auteur d'une action était, en la faisant, compos sui, c'est-à-dire en composition (ponere, cum) de soi ? Le christianisme, où la personne était capable de se sauver et de se damner pour l'éternité par ses actions responsables, confirma l'opposition santé mentale/maladie mentale. La question se posait le plus crûment dans le Jugement dernier et dans le Droit, mais elle touchait aussi les rapports quotidiens du "je" avec le "tu". Et même du "je" avec le "je".

Quant au MONDE 3, très sensible au discontinu et aux conditions de quanta, ses vues fenêtrantes-fenêtrées et son ingénierie généralisée semblent enclines à penser que la frontière entre maîtrise et non-maîtrise de soi est aussi flottante que celle entre responsabilité et irresponsabilité, entre raisonnable et déraisonnable, si même ces mots ont un sens. La maladie mentale y devient objet de curiosité autant que de cure. Elle se cultive autant qu'elle se guérit. On parle plus volontiers de déviants que de déséquilibrés. Tandis que la Justice, plutôt que d'établir des responsabilités, sauf quand elle continue le MONDE 2, cherche surtout à savoir dans quelle mesure les "déviants" sont "socialement" dangereux dans l'avenir prévisible.

2. Son rapport à l'articulation du X-même et au rythme

Y a-t-il alors, sous les différences de civilisation, des traits qui caractériseraient largement ou universellement la maladie mentale (techno-sémiotique), étant entendu que certains meurtres, vols et trahisures sont punis par les sociétés sans qu'elles les qualifient pour autant d'insanité? Entendu aussi que les imaginations courantes sont parfois si contraires aux faits que la contradiction avec les faits ne suffit nullement à conclure à la folie.

Il se pourrait que les groupes hominiens aient implicitement estimé qu'il y a maladie mentale quand il y a moins altération des actes d'un X-même que des articulations du X-même comme structure. Ce qu'on peut ventiler comme suit. (a) Quand la chose-performance cesse de se présenter en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon. (b) Quand le fantasme fondamental s'immobilise sous l'effet des fantasmes compulsionsnels. (c) Quand le désir se crispe en un chapelet de besoins. (d) Quand le corps endotropique se confond avec le corps exotropique. (e) Quand les schèmes se rétrécissent en schémas. (f) Quand le tuning se perd en règles. (g) Quand l'interlocution et l'intergeste deviennent absolument centripètes. (h) Quand l'amont est impatient de se saisir comme un aval. (i) Quand l'oeuvre n'est plus une stance du geste. Etc.

Depuis la moitié du XXe siècle, par exemple en France chez Maldiney, Homo a commencé à se demander si l'insanité ne pouvait pas se reconnaître tout simplement à la perte du rythme, et à son remplacement par la compulsion de répétition. Par exemple, l'absence de rythme semble distinguer profondément les oeuvres d'art produites par les artistes diagnostiqués "psychotiques", et c'est sans doute par quelque goût d'une anti-culture (Asphyxiante culture) que Jean Dubuffet se plaisait à les regrouper avec les siennes, rythmiques, sous la dénomination commune

d'Art brut. En tout cas, pour l'anthropogénie, le rythme apparaît basal chez des primates redressés qui doivent compatibiliser des séries aussi hétérogènes qu'un organisme anatomo-physiologique, des conduites techniques, des signes, analogiques, digitaux, et cela grâce à des effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques. Au point qu'on peut se demander si les critères multiples énumérés à l'alinéa précédent et l'unique critère du rythme ne se recouvrent pas.

En tout cas, tous les groupes hominiens ont distingué implicitement ou explicitement trois degrés des altérations de la structure du X-même ou du rythme. Celles qui rendent le spécimen intolérable à soi sans qu'il soit intolérable au groupe. Celles qui le rendent intolérable au groupe sans qu'il le soit à soi. Celles qui le rendent intolérable au groupe et à soi. Les nosographies et les cures en ont suivi.

Le recul possible sur la maladie est un facteur important de son évaluation. Ainsi la souffrance physique est d'ordinaire d'autant plus intolérable qu'elle est plus proche des centres perceptifs, comme dans le cancer facial de Freud, laissant au patient peu de refuge, lui donnant même un sentiment d'enfermement. Ce qui fait la spécificité de la maladie mentale, c'est que non seulement le patient n'y a pas de recul, mais qu'elle structure son X-même. On a une maladie physique, on est largement sa maladie mentale. Ce que d'ordinaire refusent les proches, menacés dans leur propre structure techno-sémiotique s'ils cessaient de croire que tout spécimen hominien peut, moyennant bonne volonté, en appeler à un principe par-delà sa déficience (laquelle ici n'a ni au-delà ni en-deçà). En Occident la maladie mentale a nourri la tragédie, dont elle est le thème dans Hamlet, King Lear, Othello. Tandis que la maladie physique nourrit le drame.

C. LES PATHOGENIES MENTALES INVOQUEES

1. Leurs panoplies

(a) Pour expliquer ses maladies techno-sémiotiques (mentales), Homo semble avoir d'abord invoqué des causes animistes, comme du reste aussi pour ses maladies physiques : ancêtres vengeurs, démons, objets impurs, mauvais sorts, forces locales ou saisonnières, courants énergétiques cachés. Cette explication ne se limite nullement aux sociétés pré-scripturales (Afrique noire) ou scripturales primaires (Sumer, Egypte, Chine, Japon). Les Grecs, les Romains, les Médiévaux ne l'ont pas exclue, et jusque dans nos sociétés industrielles avancées, les patients et les thérapeutes qui s'éprouvent visités par des forces célestes ou infernales - généralement les deux en conflit - ne sont pas exceptionnels.

(b) D'autre part, plus les groupes hominiens sont passés de la communauté à la société, plus leurs membres ont attribué certaines maladies mentales (parfois physiques) à des dysfonctionnements des instances familiales et des rôles politiques et commerciaux. Ce sont les causes sémio-sociales, qui remontent sans doute au néolithique au plus tard.

(c) Presque partout, les maladies mentales, et physiques, ont été comprises, sinon thématiquement du moins pratiquement, comme un certain déséquilibre entre l'organisme et son cosmos. Cette explication put s'amorcer dès le schématisme générateur du néolithique, dans le MONDE 1A préscriptural. En tout cas, dans le MONDE 1B scriptural, elle fut

explicitée en Chine par les vues taoïste et confucéennes du yin/yang, et en Inde par le ritualisme des Védas. Dans le MONDE 2 grec, elle inspira le macromicrocosmique de Pythagore et d'Hippocrate.

(d) Brisant avec l'empirie de l'acupuncture, le MONDE 3 s'est caractérisé par une neurophysiologie devenue capable depuis 1900 de teinter les neurones et de tracer certains de leurs trajets et connexions ; puis de les exciter ponctuellement électriquement et de les lobotomiser ; enfin de prendre des images du cerveau statiques par computerized tomography (CT), et dynamiques par positron emission tomography (PET) et magnetic resonance imaging (MRI). Une neurophysiologie capable aussi, par sa connaissance et sa fabrication éventuelle de neuromédiateurs (neurotransmetteurs et hormones), de mieux comprendre la biochimie des fonctionnements nerveux en cours.

Voici parmi tout cela quelques troubles qui intéressent particulièrement l'anthropogénique. (1) Ceux de la construction perceptive, tactique, stratégique de l'espace et du temps. En particulier de l'orientation dans l'espace et de la séquenciation dans le temps. (2) Ceux de la régulation des liaisons entre cortex et cerveau limbique, centre des émotions chargées de soutenir les comportements longs et difficiles (accouplement, chasse, nidification). (3) Ceux de la production et de la distribution des neuromédiateurs, basculant entre l'atonie de la dépression et la surchauffe de la manie. (4) Ceux des clivages nerveux, créant entre les synodiques neuroniques des barrières très-trop imperméables ou perméables, très-trop rapides ou lentes. (5) Ceux de la solidarité du digital et de l'analogique, moyennant tantôt des traumatismes hémisphériques locaux tantôt des particularités du corps calleux. (6) Ceux du dosage entre circulations cérébrales exotropiques (vie de relation) et endotropiques (rêverie). (7) Ceux des gravitations organiques déséquilibrant la distribution (rythmique) de l'organisme en noyaux, enveloppes, résonances, interfaces, au profit excessif d'un organe ou d'un système organique particulier (digestif, excrétoire, circulatoire, etc.). (8) Ceux du dosage quotidien entre fonctionnements et présence(s)-absence(s). (9) Ceux des phases de l'ontogenèse, dont certaines se prêtent à stagnations ou élisions, en particulier dans l'acquisition du geste et du langage, dans le positionnement des instances et des rôles, dans les grandes mutations organiques, comme l'adolescence, la ménopause et l'andropause, le vieillissement.

2. Leurs caractéristiques anthropogéniques

Ces vues appellent deux remarques anthropogéniques sur les options d'Homo en la matière. Sauf peut-être en Inde, avide de subarticulation, les panoplies de nosographie mentale s'en tiennent à un petit nombre de maladies, - humeurs (quatre) de Galien, névroses (une dizaine), psychoses, paranoïa, manie-dépression, etc., - comme si les spécimens hominiens redoutaient de se perdre là dans un dédale dangereux, ou de voir trop clair. Et, sans doute pour les mêmes raisons, les symptômes retenus sont également réduits et flottants : agitation échangiste, confusion, délire, atonie, agressivité, violence, etc.

La pondération des causes invoquées mérite aussi l'attention. Au plus tard depuis certains manuscrits égyptiens (du reste plus chirurgicaux que médicaux), on voit qu'Homo a bien remarqué qu'il y avait des fondements anatomo-physiologiques à ses maladies physiques et mentales. Mais, en tant qu'animal techno-sémiotique, il a presque toujours gardé un penchant pour les explications plus prestigieuses : forces divines et manigances de diables, d'ancêtres morts, de mutants ;

ou encore "complexe d'Oedipe", "emprise des signifiants", "méconnaissance des mathèmes". Un penchant aussi pour les justifications par les conflits d'instances (de la famille) et de rôles (de la société des échanges), qui se prêtent bien à la dramatisation de leurs causes et de leurs cures éventuelles. Depuis Confucius jusqu'à Freud, les comportements étranges ont cherché à s'éclairer par des mythes "antiques" (ante-icus, antérieur) et "archaïques" (arkHè, commencement comme origine ou principe).

Et du même mouvement Homo a généralement ignoré ou refoulé l'explication de ses troubles mentaux par les forces et les rapports de production. Peu de ses historiens se plaisent à relever que certaines de ses obsessions ou de ses hystéries ont dépendu largement de ses écritures, intenses ou transparentes, totalisatrices ou parcellaires, logicistes ou contractuelles, narratives ou fatalistes, etc. ; ou qu'il ne fut pas mentalement innocent de passer du poinçon au calame, à la plume d'oie, à la plume en métal, à la machine à écrire, au traitement de texte ; ou encore de la lessive à la main à la lessive en machine.

C'est peut-être que le plus difficile pour Homo est de reconnaître que non seulement il a, mais qu'il est largement et d'abord un référentiel neurophysiologique, technique, sémiotique, géographique, historique. Sans doute parce qu'ainsi il mesure à quel point il a peu ou pas de prise sur soi. Et que, dans l'aire indo-européenne, il a souvent été amené, en accord avec la syntaxe et la morphologie de son dialecte, à croire que le X-même était un soi, ou même un moi.

On ne peut quitter ce thème sans signaler que la maniaque-dépression est de tous les états hominiens le plus instructif pour l'anthropogénie. Par son universalité et sa fréquence. Par son caractère prévalamment physique ; c'est à son propos que des psychanalystes éminents ont commencé à dire : "ça n'est plus possible". Par son champ d'application sémiotique, qui est l'échange ou commerce généralisé : argent, objets, symboles, couleurs, liens sociaux, liens du naturel et du surnaturel. Par la puissance qu'y montrent les clivages cérébraux, l'individu pouvant délirer en tout ce qui concerne l'échange, et au même moment opéré suffisamment dans ce qui concerne la technique. Par la révélation de l'importance du tempo (régime) des commutations, en particulier dans la corrélation positive entre accélération des échanges, d'une part, et autocentration et non-pertinence logique, de l'autre.

D. LES THERAPIES MENTALES PRATIQUEES

Toutes les sociétés connues ont été assez éprouvées par la maladie mentale (ou physico-mentale) pour avoir prévu des thérapies, dont certaines ont eu des effets anthropogéniques considérables.

1. La cure anatomo-physiologique

Homo marcheur et technicien possibilisateur n'a pu que remarquer très tôt les bienfaits "mentaux" de la marche rythmée et oxygénante, du jeu réglé et ouvert, des aliments et drogues stimulants, relaxants, anesthésiants, hallucinogènes.

2. Le changement comme tel

Depuis qu'il est sapiens, et même déjà erectus voyageur, Homo a expérimenté que tout changement de situation a comme tel, pour l'animal

possibilisateur qu'il est, un effet tantôt perturbateur, tantôt libérateur et rééquilibrant. Dans les déclarations de guerre, on voit des déprimés profonds alités depuis des mois et qui jetés trois semaines sur les routes reviennent chez eux rétablis et pour toujours. Ainsi encore des mutations de lieu, de partenaire sexuel, de métier, de religion.

A quoi se rattachent les peak-experiences (expériences extrêmes), c'est-à-dire certains accidents violents, douleurs vives, training cherchant un "second" souffle, cri "primal", apnée d'un "rebirth", toutes pratiques plus ou moins anciennes. En tout cas, la danse et la musique violentes, le combat réglé, le duel, semblent avoir été omniprésents chez Homo comme remises en forme et comme thérapies, groupales pour les Noubas de Kau et les spectateurs du Colisée, singulières et même "égotistes" pour Stendhal.

3. L'inscription mantique et l'exorcisme

A Homo techno-sémiotique, la maladie mentale (et physique) est souvent apparue comme un hors-code qu'il fallait donc réinscrire dans le code. D'où les activations de "méridiens" et les horoscopes. Sans compter les expulsions de démons et les intronisations d'anges, à quoi servirent la transe Vaudou, les secousses zen, l'exorcisme chrétien, l'amulette, le talisman, le mémorial, la chevalière.

4. La catharsis du théâtre quotidien

Plus banalement mais plus efficacement, toutes les sociétés ont pratiqué un théâtre quotidien diffus dans la vie courante où des "scènes" (la scène de famille, la scène de ménage, la scène d'affaires, de café, de rue) permettent quelques abréactions élémentaires, et aussi des remobilisations, voire de véritables redistributions des instances et des rôles, au fur et à mesure de leurs distorsions ou dépérissements.

5. Les théâtres curatifs topiques

A quoi se sont surajoutés presque partout des "théâtres" frontalement curatifs, où la simplification temporaire de l'horizon, des circonstances, des situations, en même temps qu'un survoltage, aide à retrouver le rythme perdu des choses-performances.

A l'occasion des articulations du X-même et de ses vagations, nous avons été amenés à signaler les exorcistes et les adorcismes chamaniques ou sacerdotaux (Vaudou) et les initiations ; pour le continu proche du MONDE 1, même dans le Zébola paisible du Congo-Zaïre, la théâtre thérapeutique suppose un groupe. Au contraire, le continu distant du MONDE 2 produisit un théâtre curatif dual, telle la relation directeur spirituel / dirigé du XVIIe siècle, que la psychanalyse fit culminer dans une séance où le patient est couché tandis que derrière sa tête se tient une instance de l'Ecoute ou de l'Echo, d'autant plus transcendante qu'elle n'est guère visible durant la scène. Enfin, le discontinu du MONDE 3, fenêtrant-fenêtré et s'adressant à des "individus-colonies" (Deleuze), organise des théâtres curatifs de groupes souples, présumant la disparité infinie des cas, l'imprévisibilité des facteurs favorables ou aggravants, des cures de soi interminables dans la mesure où elles sont des socialisations opportunistes de structures peu amovibles.

6. Hors-compte pratique et en-compte théorique

Enfin, l'anthropogénie relèvera une pratique constante, secrète et subtile, qui n'est pas une thérapie frontale, mais a des effets de cure.

C'est le hors-compte pratique, par lequel un patient et son entourage exploitent les possibilités de clivage de leurs cerveaux pour maintenir sous le boisseau certains caractères d'un spécimen hominien, qui seraient intolérables pour lui et pour tous s'ils intervenaient comme facteurs explicites, - par exemple des défauts de spatialisation et de séquenciation, - mais qui ainsi clivés sont non seulement tolérables mais indirectement féconds. Du reste, ce hors-compte réussit d'autant mieux qu'il va de pair avec un en-compte théorique, c'est-à-dire une thématization au moins implicite du caractère ainsi clivé.

E. LES IDIOSYNCRASIES OU COMPLEXIONS

Tous ces glissements autour des couples maladie/santé, mental/physique, curable/adaptable, hors-compte/en-compte, et surtout groupe/X-même invitent l'anthropogénie à faire une part importante à deux concepts classiques, l'un grec, celui d'idiosyncrasie, l'autre latin, celui de complexion. Car ils ont l'avantage de signaler ces ambiguïtés, et même de s'y mouvoir et les embrasser.

L'idio-sun-krasia, dont parle Ptolémée au deuxième siècle de notre ère et que Bailly traduit par "tempérament particulier", visait un mélange intime, sun-krasis, d'éléments fort divers, et ajoutait que le résultat de ce mélange est idios, c'est-à-dire comporte une singularité, en ce qu'elle marque d'unique, mais aussi de s'éloignant du médian, de vaguant au bord de la norme et du hors-norme sans rien décider. De même, complexion (plectere, cum), qui en français d'aujourd'hui se limite d'ordinaire aux aspects physiques d'un organisme, visait encore au XIXe siècle pour le regard médical de Flaubert, après La Bruyère, un tissage intime et original jusqu'à l'excentrique de traits physiques et mentaux hésitant entre santé et maladie, maladie et "grande santé".

C'est vrai, ces deux termes supposaient originellement les tous composés de parties intégrantes du MONDE 2. Mais ils semblent néanmoins assez disponibles, comme le montre l'usage anglais actuel d'idiosyncrasy et de complexion, pour désigner ce qui fait que chaque X-même hominien rentre mal dans des types généraux, et propose au contraire un mélange (blend) tout à fait singulier de particularités convergentes ou éclatées, à la fois physiques et mentales, - et surtout qui défie l'opposition du sain et du malade, de l'insane et du sain.

1. Les syndromes idiosyncrasiques

C'est si vrai que depuis les quatre humeurs de Gallien, Homo occidental s'est souvent demandé si, sous les idiosyncrasies qu'il rencontrait, et que Théophraste avait décrites comme caractères (character, marque, qualité distinctive), il n'y avait pas des traits idiosyncrasiques réparables, - tout comme il a cherché des traits sémantiques sous les glossèmes. Autour de 1930 furent construites des caractérologies. Celle de Le Senne retint trois couples oppositifs : introverti/extraverti, actif/inactif, fonction secondaire (persévérant)/fonction primaire (impulsif), et à ce compte un "passionné" était quelqu'un qui combinait les trois traits : introverti + actif + fonction secondaire. En fait, les caractérologues ont fait long feu, car les propriétés physiques et mentales qui interviennent dans une idiosyncrasie-complexion sont si nombreuses, si interdépendantes, si mobiles à travers les époques et les circonstances qu'il n'y a pas plus

un système des traits idiosyncrasiques qu'il n'y a un système des traits sémantiques.

Cependant, dans toutes les cultures on trouve des mots désignant ce qu'on pourrait appeler des syndromes idiosyncrasiques, comme justement "passionné" ; ou encore, dans le français d'aujourd'hui, "parano", "névro", "schizo", "dépressif", "maniaque", "illuminé", "obsédé", "angoissé", etc. Ce sont des constellations de qualités perçues comme allant de pair et qui ne sont pas forcément identifiables une à une. Parfois aussi c'est un paquet de conduites qui sortent peut-être d'une seule qualité neurophysiologique ou techno-sémiotique, que les locuteurs situent, devinent, pointent sans pour autant pouvoir la dégager. Le fait d'employer des abréviations est symptomatique : "schizo", par exemple, dispense de choisir entre "schizoïde", "schizothyme", "schizophrène", comme on le voulait au début du siècle, et de décider s'il s'agit ou non de maladie.

La notion de syndrome idiosyncrasique est du reste soutenue par certains aspects de la neuropsychologie récente. Ainsi, en étudiant des patients aphasiques hors-normes, on voit que les spécimens hominiens d'aujourd'hui, lors de leurs actes de lecture et d'écriture (reading-writing), exploitent des voies et aussi des niveaux et des types de fonctionnements cérébraux beaucoup plus variés qu'on ne le soupçonnait en partant des catégories générales "aphasie de Broca" ou "aphasie de Wernicke", où les singularités étaient traitées comme de simples excentricités par rapport à la norme, - ce qui ne découvre rien des mécanismes engagés. (Cf. Cognitive Neuropsychology of Language, LEA, 1987).

2. La perception fixatrice fixée

Il serait utile à l'anthropogénie d'examiner de plus près un syndrome idiosyncrasique particulier. Nous commencerons par la perception fixatrice fixée, parce qu'elle joue un rôle décisif à la source des sectes, des intelligentsias, des pouvoirs charismatiques, de certaines créations artistiques ; qu'elle a des accointances avec un des syndromes les plus populaires, le type "parano", pas nécessairement pathologique ; qu'elle a été étrangement active au cours du XXe siècle dans le passage du MONDE 2 au MONDE 3 ; qu'elle illustre commodément le bord à bord de la santé mentale et de l'insanité.

a. Un syndrome idiosyncrasique attendu

Ayant à l'esprit ce qu'est un système nerveux et un cerveau hominien, on ne saurait s'étonner que nos perceptions diffèrent fort. On voit certains systèmes nerveux percevoir leur donné souplement, entre globalité et détail, mouvement et fixité, distance et proximité. D'autres, au contraire, se perdent presque d'emblée dans des nébuleuses vastes et vagues. Certains enfin prélever tellement ce qu'ils saisissent qu'ils en annulent le reste.

Illustrant ce dernier cas, la perception fixatrice fixée est celle où le percevant fixe certains ensembles au point d'en être fixé en retour. Ou encore les fige au point d'en être figé. Ce circuit de la fixation (ou du figement) confère à l'élément perçu un statut dominateur et même menaçant. Si bien que quelqu'un qui perçoit habituellement de la sorte s'emploie à défiger sans cesse ses alentours et lui-même ; ou encore à confirmer et réaffirmer constamment sa maîtrise, voire à se

surévaluer, en présence d'ensembles qui l'infériorisent en raison de leur saillance et de leur prégnance. D'où l'apparement de ce cas avec le type psychologique que le langage populaire désigne comme "parano" (sans se prononcer sur ce que la psychiatrie entend par "paranoïa")

L'anthropogénie retiendra ici deux variétés qui lui importent particulièrement. Celle où le percevant, pour se défiger, exploite surtout le rythme perceptivo-moteur. Une autre, dans laquelle il recourt surtout au rythme logico-sémiotique, sa ressource principale tenant alors en sauts et en dérapages, en torsions et détorsions.

b. Le défigement rythmique perceptivo-moteur

La perception fixatrice fixée à défigement rythmique perceptivo-moteur a joué un rôle bien connu dans la création plastique. Salvador Dali a confié comment une personne assise sur un parapet avait déclenché en lui l'envie quasi irrésistible de la précipiter dans le vide ; les lignes de fuite de son Christ en croix plongeant par-dessus un paysage explicitent la mécanique de ce vertige de vitesse immobile. Comme il convient à une structure cohérente, même les défigements de cette fixation continuent de s'inscrire en elle. Sculptures de montres molles : amollissement, mais du plus rigide, l'heure. Peintures d'éléphants à pattes graciles : déstabilisation, mais du plus apparement stable, l'éléphant. Parois tapissées de peaux d'ours : assouplissement, mais du plus vertical, le mur. Cependant, précise le peintre, la ressource essentielle fut de simultaniser deux choses disparates, toutes deux restant strictement exactes, dans un affolement du même et de l'autre : ainsi de sa peinture donnant à voir, selon la distance, le nu de sa femme Gala ou le visage du président Lincoln, celle-là défigeant celui-ci. Telle est la libération qu'il définit comme "paranoïa critique". Le rythme ainsi créé n'échappe pourtant jamais à une certaine hystérésis, accumulation visqueuse d'énergie suivie de déclenchement ; dans les enregistrements de voix, chaque syllabe se fige en sa gangue consonantique avant d'exploser vers la suivante : cré-/ti-/ni-/sa-/tion.

La même structure perceptive et le même défigement se rencontre en littérature. Kafka déclare : "Un livre doit être la hache qui brise en nous la mer gelée." Dans La Jalousie, Robbe-Grillet produit de ligne en ligne, de mot en mot, des constrictions et des déconstrictions pulsatoires (hystérésiques) de syllabes et de phonèmes qui n'ont pas pour mission de décrire un jaloux, mais d'activer-passiver la Jalousie comme telle, ce figement par excellence. L'étranglement d'une ficelle tordue au sol et deux yeux grand ouverts d'une petite fille suffisent dans Le Voyeur pour que celle-ci soit virtuellement puis réellement étranglée. De là, dans l'écriture, l'exclusion de la métaphore, trop épaisse (Verdichtung), au profit de la métonymie, dont on exploite la capacité de glissements progressifs (Verschiebung). Le cinéma d'Antonioni a conduit la même expérience jusqu'au blow up. Le musicien Pascal Quignard montre, dans La Haine de la musique, que l'effet Méduse peut naître aussi du ton musical.

La perception fixatrice fixée a joué un rôle aussi essentiel chez beaucoup de fondateurs de sectes. Selon l'intercérébralité très active des cerveaux hominiens, ce qui est circulaire au départ chez le prophète, fixant-fixé, figeant-figé, se met en concordance de phase et s'intensifie dans un cercle de cerveaux sympathiques, en un transfert foudroyant et stable.

Hitler exemplifie la puissance du même syndrome chez les politiciens charismatiques. Il perçut l'Est à conquérir, ainsi que le Tzigane et le Juif à exterminer, en un prélèvement vertigineux qu'il brandissait et mobilisait à la fois dans sa voix, son regard, son geste. Le microphone, la radio et le cinéma n'eurent qu'à multiplier cette voix, ce regard, ce geste pour mettre en phase des dizaines de millions d'individus, allemands et autres, de toutes les classes et de toutes les formations. On remarquera en ce cas l'intrication de la politique et de l'art. D'emblée, la cinéaste Leni Riefensthal épousa et porta au sublime les rangements focalisants des masses du rallye de Nürnberg. Inversement, Hitler, qui avait voulu d'abord être peintre, continua à se considérer comme plasticien, travaillant seulement par des index et des indexations à plus grande échelle, devenu Führer, indexateur.

c. Le défigement rythmique logico-sémiotique

Dans ces différents cas, les défigements par effets de champ logico-sémiotiques interviennent, mais dissimulés par les effets de champ perceptivo-moteurs. Sans doute la variété inverse existe-t-elle, où les champs perceptivo-moteurs seraient comme gommés au profit des défigements par des effets de champ logico-sémiotiques.

C'est un cas rare, parce qu'Homo a toujours baigné d'abord dans les effets de champs perceptivo-moteurs. Mais enfin, en la deuxième moitié du XXe siècle il a été poussé à chercher ailleurs par un concours de circonstances : un développement extraordinaire des sciences archimédiennes ; le passage traumatique du MONDE 2 au MONDE 3 ; les particularités de la langue française, ce dialecte semi-abstractif avec peu d'effets de champ perceptivo-moteurs (l'accent tonique y est fixe) au point de faire croire à l'arbitraire du signe et de favoriser les jeux de mots. On a vu alors, entre 1950 et 1980, des percevants fixateurs fixés tenter de se défiger par le seul recours du rythme logico-sémiotique.

Pour nous en tenir aux défunts, les moralistes français Althusser, Foucault, Guattari, Deleuze se sont tous mus autour d'objets fixés fixateurs : "appareils d'Etat" chez Althusser ; "espace carcéral, même panoptique" chez Foucault ; "trous noirs" sémiotiques chez Guattari ; "surface étalée du tableau lisse" chez Deleuze. Et ils ont tous tenté de s'en libérer par l'ordre du discours moral, plus ou moins vaticinant comme celui des prophètes ou de Nietzsche, mais avec peu d'effets de champ perceptivo-moteurs.

La recette logico-sémiotique de Deleuze fut sans doute la plus annonciatrice du MONDE 3 : sur la surface du tableau plan où les figures se plaquent, rechercher des "lignes de fuite", à déclencher et redéclencher sans cesse par l'agrégation de séries hétérogènes, grâce à la pensée et à l'écriture en "petit groupe" (le "petit groupe" était célébré au même moment par le mathématicien lacanien Pierre Soury). En concordance avec l'ingénierie généralisée du MONDE 3, la démarche avait un caractère expérimental, et consigna ses échecs : "Tous les exemples que nous avons donnés de ligne de fuite, ne serait-ce que chez les écrivains que nous aimons, comment se fait-il qu'ils tournent si mal?"

Cependant, pour la compréhension anthropogénique de la perception fixatrice fixée à défigement logico-sémiotique, le cas le plus instructif reste celui du psychanalyste français Jacques Lacan (1901-1981). Car il n'y a rien dans son travail qui n'en dérive, qui ne la décrive le plus franchement, qui ne la propose en une généralisation hardie comme étant

non le syndrome idiosyncrasique de quelqu'un, mais la situation d'Homo en général. D'autre part, le succès local et mondial remporté par le lacanisme aura montré les forces de transfert extraordinaires de ce syndrome dans les intelligentsias, et cela au beau milieu de l'explosion fracassante de la neuropsychologie, en train de découvrir par exemple les mécanismes tout à fait insoupçonnés de notre vision. En voici quelques positions saillantes (les guillemets marqueront des mots de Lacan).

(') L'absence de rapport sexuel. - La vulve ostensible dans la station debout produit pour la perception fixatrice fixée un effet Méduse ; L'Ethique de la psychanalyse souligne que le troubadour Daniel Arnaud la chanta comme trompette sordide, en une "sublimation négative", et que la flûte de Pan exprima son vide, positionnant le féminin comme "rien" vertigineux. En face, le pénis, entre flaccidité et turgescence, a pour la même perception le statut peu glorieux du "petit bonhomme", du phallos minusculé que le drame satirique grec nous montre continuant son bonhomme de chemin quelles que soient les péripéties de la vie, et qui ne trouve une fonction impressionnante qu'abstraite, la "fonction phallique", mathématisée sous la forme "grand Phi". Ceci suffit sans doute déjà à conclure que, chez Homo, il n'y a pas de "rapport sexuel", mais seulement une "jouissance compacte", donc bouclée sur soi. Freud a commis l'erreur irréparable de postuler un "sens sexuel". Car "il n'y a pas de sens" en général, et surtout dans le domaine du non-sens et de l'échec par excellence, la sexualité.

('') L'emprise du signifiant. - Pour le même système perceptif, dans le signe, qui est l'union d'un signifiant et d'un signifié, Sa/Sé, seul le signifiant saille. Au point que la barre qui chez certains linguistes le mettait en solidarité avec le signifié (/), ici l'isole, le dégage de toute responsabilité, fait qu'il est autorisé à prendre tous les sens, ou, ce qui revient au même, aucun. C'est donc dans une acception "inhabituellement" forte que les spécimens hominiens sont des "sujets" (jacti, sub), des jetés-sous ; ils sont jetés sous les signifiants, surtout langagiers parlés, mieux écrits, mieux encore mathématisés. Les désirs hominiens se réduisent alors à des signifiants concaténés, ou à des concaténations de signifiants. Ce n'est donc pas seulement pour la raison encore triviale des effets Méduse de la vulve et des caprices du pénis qu'il n'y a pas de rapports sexuels, mais pour la raison vertigineuse de l'emprise des signifiants. "Il n'y a pas de rapport sexuel pour les êtres parlants". "Un être parlant n'a pas de rapport sexuel".

('''') Le désir d'objets. - Pour ce système perceptif focalisant et focalisé, le désir ne saurait être que désir d'objet (oculo ob-jectum, jeté devant l'oeil), d'un objet autre ("petit a"), sur fond d'un absolument Autre ("grand A), lequel, on le précise bien, n'est pas Alter, "celui dont on serait déjà en compagnie", mais bien Alius, celui qui est vraiment étranger, comme dans une 'aliénation'. Point donc d'amour d'autrui (altruïste, alteri), mais seulement un "amour de soi", "narcissique", "communément dit égoïsme". En 1972, en Italie, Lacan énumère cinq "objets petits a" : les seins, les excréments, les enfants procréés (excrétés), les regards, les voix. Les trois premiers, classiques en psychanalyse, sont seulement renforcés par la perception fixatrice fixée. Mais les deux derniers sont introduits par elle.

('''') Le miroir comme clé. - On ne s'étonnera donc pas que ce soit devant le miroir, ou dans le miroir, que la perception fixatrice fixée saisisse le mieux les stades de ce qui est le développement libidinal du

"sujet". Ils sont d'abord trois. (1°) Hystérie d'une identification narcissique imaginaire-imagétique (maternelle). (2°) Obsession d'une reconstitution narcissique du corps que le miroir morcèle en le figeant. (3°) Paranoïa et haine en présence d'un "moi" spéculairement figé comme Alius, et qui transforme en Alii tous les Alteri. - Alors, l'Imaginaire (maternel) du miroir, par sa dévoration de tout regardeur fixateur fixé, accule enfin à sa seule porte de sortie : le Symbolique (paternel) du langage. Salut restreint, d'ailleurs, car le langage ici tient en signifiants barrés de leurs signifiés et de leurs référents ; il n'a pas de phonosémie rythmique qui lui donnerait chair ; son rythme, si rythme il y a, consiste en sauts, déclics, jeux de mots, branle-bas "paranoïaque" autour des prénoms et des patronymes (le "nom du père").

('''') Le sujet topologisé et algorithmique. - Le "sujet", le soumis au signifiant, ne sera pertinent en parlant de soi qu'à travers des figures idéalement mathématiques, logiques, algorithmiques, des "mathèmes". De l'enfance à la vieillesse, on suit chez le théoricien le goût des torsions et rétorsions, des lacets, des tresses, des noeuds. Cela donna le "sujet" comme "coupure" par "petit a". Le "sujet" comme "ruban de Moebius", où le dessus est en même temps le dessous, et qui n'a qu'un seul bord. Le "sujet" comme plan projectif de Desargues, dont les points opposés se touchent à l'infini. La séance psychanalytique consista alors à "détordre" un sujet "tordu", surtout "digestivement". "Car c'est là que ça se passe".

En ce cas, le rapport de maîtrise est absolu, et il exacerba le théâtre dual dans le crépuscule du MONDE 2 : disciple/condisciple, psychiatre/malade, analyste/analysant, didacticien/didactisant, analyste/amante analysante. D'abord de longueur traditionnelle, la séance psychanalytique devint courte, puis non-séance.

3. L'orientation verticale, horizontale, oblique des clivages

Etant donné que tout cerveau opère des clivages neuroniques, et que chez Homo ces clivages sont possibilisés, donc quelque peu (re)constructibles, on ne s'étonnera pas qu'il y ait de grandes familles de clivages. Selon que ceux-ci tendent à être verticaux (judicatifs, sacralisants) ; horizontaux (stratificateurs) ; obliques (négociateurs).

Muhammad a illustré à l'extrême le premier cas, que le langage courant repère sous le nom d'intransigeance (trans-agere, in-), et qui en raison de la simplicité et la vitesse qui lui sont inhérentes, pointe facilement vers l'absolu (solvere, ab, dé-lié) : "Frémissez d'Allah, Lui, l'Intransigeant" (Chouraki). La verticalité de clivage est le moteur essentiel du Coran, ce qui le rend si populairement universel, plus que ses contenus, fort succints. Ceux qui "n'adhèrent point" sont des "Effaceurs" (s26).

Il y a de cela aussi dans la Bible hébraïque, puisque en hébreu comme en arabe la coupure distinguante est si intense que la préposition "entre" se répète devant les deux termes : "entre eux et entre moi". Cependant, la Bible fourmille d'épisodes, et convient donc aux cerveaux plus diagonalisants. Seul l'Appel, al-Qur'ân, a pu se nommer lui-même "l'Écrit distinct" ; si tu t'y soumetts, "tu seras Vérité évidente" <s.27>. C'est sans doute ce que visait Rosenzweig quand il disait qu'il n'y a qu'une religion, l'Islam.

4. La polarisation des clivages

Les clivages neuroniques se prêtent aussi à des polarités. D'ordinaire, leur fonctionnement a pour effet de conférer saillance et prégnance aux éléments qu'ils séparent ou distinguent. Mais il arrive que le cerveau soit tel qu'habituellement le fonctionnement cliveur attire l'attention et la jouissance sur soi. Ce deuxième cas est ce que le langage courant a repéré sous le nom d'esprit raide, par opposition à esprit souple. Ce n'est là ni qualité ni défaut : les esprits raides sont souvent informés et doués pour la solution de problèmes difficiles et abstraits, et ils sont même très efficaces au concret dans la mesure où ils ne s'embarrassent pas de nuances. La raideur d'esprit est, autant que la souplesse d'esprit, un facteur anthropogénique considérable.

5. La confrontation entre endotropie et exotropie

Il y a même un clivage neurophysiologique fondamental : celui qui règle les rapports entre les circulations cérébrales endotropiques et exotropiques. Il se trouve des cerveaux qui confrontent leurs constructions endotropiques à leurs constructions exotropiques (expériences vérifiées), et cela spontanément, en ce qu'on pourrait appeler le syndrome idiosyncrasique de vérification. Tandis que d'autres éloignent si aisément cette vérification qu'on reconnaîtrait en eux un syndrome idiosyncrasique de rêverie, solitaire ou militante. Ceci s'est résumé dans deux sentences populaires opposées. "Un fait est plus respectable qu'un lord-maire". "Avec des faits on démontre n'importe quoi".

On songe à des personnages connus. Aristote, Pascal, Montesquieu, Tocqueville, Kant, Pasteur, pour le premier cas. Platon, Descartes, Leibniz, Hegel, Marx, Sartre, pour le second. Freud tel que le révèlent ses écrits non publiés fut sans doute un exemple émouvant de basculements entre les deux.

6. Les précipitations

Partons de quatre constatations anthropogéniques. (1) Le Relatif, avec la tendresse et l'humour qu'il implique, tout en étant de pratique omniprésente, n'a jamais exalté les groupes hominiens. (2) L'Etre plein a suscité des enthousiasmes puissants, mais fort localisés, de Parménide à Claudel, et en Occident. (3) L'aspiration vers le haut, dans un ciel lumineux, aérien ou liquide, a exercé des attrait "lamartiniens" récurrents, mais relativement rares. (4) Le Non-sens, le Non-Amour, le Néant, le Deuil radical ont provoqué chez Homo des précipitations nombreuses et durables.

Ces destins-partis topologiques, cybernétiques, logico-sémiotiques, présentifs s'appuient sans doute sur des types de fonctionnements cérébraux très généraux, et sont donc quatre syndromes idiosyncrasiques. Le quatrième, celui qui privilégie le vertige du démonique ou démoniaque, mérite une attention particulière de l'anthropogénie, car rien n'a si souvent conduit les femmes aux pâmoisons, et les hommes aux garde-à-vous. Ce qui porta le National Socialisme ce ne fut pas la victoire, mais le Non-sens et le Néant, ou alors le Non-sens et le Néant inhérents à la victoire même (dès le début, les membres théoriciens du parti dégagèrent décisivement ce point, qui n'était pas sans consonance avec le "sein zum Tode" de Heidegger). Et les disciples de Lacan semblent avoir été happés toujours davantage par une proclamation sans cesse plus provocante du non-sens, du non-rapport, de l'égoïsme, de la jouissance compacte.

Satan, Prométhée, Faust restent les figures les plus saillantes et prégnantes créées par Homo, - plus que la Cordelia de Shakespeare et l'Aliocha de Dostoïevski. Le Socrate de Platon, qui se plaît à mettre en question tous les fondements de la Cité, puis à provoquer jouissivement sa propre condamnation à mort, se dit assisté d'un daïmôn, de la racine *diF, briller, d'où di<F>os, qui vient de Zeus. On remarquera que dans les dictionnaires grecs le masculin daïmôn et le féminin daïmonis s'auréolent d'une vingtaine de verbes, noms, adjectifs, adverbes (daïmoniôs, merveilleusement, étranagement), montrant comment le démonique hellénique, avant de donner le démoniaque, courut du sublime au monstrueux, sans jamais cesser d'éblouir.

7. Les préférences sexuelles : hétéro-, homo-, bi-

Déjà dans l'animalité supérieure, on trouve des inversions transitoires des rôles de la femelle et du mâle. Cela tient à la nature de la conjonction coïtale, cette relation d'implication réciproque où chaque élément renvoie à l'autre si étroitement qu'il est quelque peu l'autre. Cela découle aussi du caractère fusionnel des réactions orgastiques même lointaines. Enfin, la spécialisation sexuelle au cours de la morphogenèse se fait sur un fond anatomique et physiologique si commun aux deux sexes, et qui en même temps engage tant de facteurs interactifs, qu'il suffit de peu pour qu'un organisme mâle ait des comportements femelles, et inversement.

Cette permutabilité s'est renforcée chez Homo en raison de la disponibilité du coït affronté, de l'orgasme bisexué, du rut perpétuel, comme aussi d'un cerveau endotropisant, neutralisateur et à clivages possibilisateurs, permettant la distanciation techno-sémiotique, et favorisant les combinatoires.

Ainsi dès les premiers documents écrits on trouve des témoignages d'une fluence sexuelle perçue triviale, en tout cas à certains âges. Et aussi des valorisations philosophiques de l'hétérosexualité (Egypte amarnienne, Ancien Testament, Coran, Christianisme) ; de l'homosexualité surtout masculine (Grèce), l'homosexualité féminine allant de soi ; de la bisexualité. Les noms célèbres ne se comptent pas qui illustrent les trois attitudes. Soit comme pratique transitionnelle, soit comme pratique définitive, soit comme pratique alternée. Ou encore selon les trois moteurs (a) de la similitude (des formes, des comportements, des perceptions), (b) de l'exclusion (du coït affronté dans certaines homosexualités masculines, de la pénétration dans certaines homosexualités féminines), (c) de la valorisation sélective (de la turgescence ostensible ou au contraire diffuse). Il a fallu des vues politico-religieuses, ou encore la théorie freudienne des stades aboutissant à la "généralité", pour considérer comme "perversion" les comportements orgastiques n'ayant pas pour fin le coït hétérosexuel générateur.

Il s'agit là du domaine par excellence des idiosyncrasies, et Homo a d'ordinaire invoqué à ce propos des caractéristiques anatomiques ou humorales (hormonales), familiales et culturelles, ou encore les sollicitations de forces succubes et incubes. Avec une variété infinie de dosages ayant chacun des inconvénients et des avantages mentaux (techno-sémiotiques). Non moins que des disponibilités et des barrages proprement anatomiques et physiologiques. L'extraordinaire contribution des homosexuels (masculins et féminins) à l'histoire des arts visuels, de la

musique, de la littérature montre à quel point les états loin de la norme sociale déclarée ont été anthropogéniquement créatifs. Les systèmes techno-sémiotiques sont eux aussi régis par un principe général des systèmes physiques et biologiques : la fécondité des états loin de l'équilibre. La fécondité des presque-fous - car les fous sont souvent inféconds - appellent les mêmes remarques.

8. Une psychologie des syndromes idiosyncrasiques

La prise en compte des syndromes idiosyncrasiques dut être constante dans l'histoire d'Homo, et elle a sans doute toujours fait la pratique psychologique des "fins" psychologues, des "bons" pédagogues, des "grands" politiques, des dramaturges "géniaux" comme Shakespeare. Les contresens des critiques du théâtre élisabéthain à l'égard de ce dernier tiennent souvent à ce qu'ils lisent des options morales ou politiques ou métaphysiques là où éclatent et se heurtent d'abord, avec une nudité sans pareille, les grands syndromes idiosyncrasiques d'Homo, c'est-à-dire ses fonctionnements cérébraux élémentaires.

H. HOMO THERAPEUTE

La thérapie physique et mentale est un des plus vieux métiers du monde, et des mieux partagés. Du fait des instances familiales et des rôles économiques, chaque spécimen hominien est constamment objet et principe de veille sur l'état des autres, et de souci sur son propre état. Il est donc fatalement amené à construire un savoir et un art d'intervention thérapeutique. Systémiques, ce savoir et cet art tendent à devenir systématiques, entraînant un pouvoir de chacun sur chacun. Pouvoir d'ordinaire réduit dans ses effets, mais considérable par la jouissance qui lui est attachée. Car l'intervention (parfois l'intrusion) dans le fonctionnement d'autrui est souvent l'adjuvant le plus sûr de son fonctionnement à soi, que celui-ci soit déficient au départ, ou seulement désireux de s'agrandir ou de s'échanger.

1. Homo médecin des esprits

Chaque psychothérapie a partout supposé une vision définie de la folie. Chez les Canaques de Leenhardt, représentant le MONDE 1A ascriptural, le fou est un défunt (fungi, de), c'est-à-dire que, comme le mort, il est déchargé des fonctions communes en ce monde-ci. Dans les empires primaires du MONDE 1B, le fou est celui qui échappe au code cosmique justificatif, dans lequel il faut le réinscrire ; victime ou complice du démoniaque. Dans le MONDE 2, que résume finalement Kant dans son Anthropologie in pragmatischer Hinsicht, la folie est une autre raison, un sensus privatus ayant sa cohérence, sa logique, et souvent son bonheur, -jouissance plus que plaisir, - en dehors du sensus communis, qui est le sens vérifié par le groupe et les choses : la "vésanie" (vel-, sanus, où vel- est exclusif), plus essentielle que la déficience mentale, est une "déraison positive", une "autre règle", privée ; toute thérapie est donc exclue.

Dans le passage du MONDE 2 au MONDE 3, que prépare Hegel dans son Encyklopädie der philosophischen Wissenschaften im Grundriss, et surtout dans les remarques orales dont il accompagna son texte, la raison commune et la raison privée (jouissive) de Kant n'opposent plus les gens raisonnables et les fous, mais divisent du dedans le fou lui-même, et expliquent ses fréquentes fureurs. En même temps, pareille "contradiction

interne" d'un Un et Deux est béante, donc pénétrable, et une thérapie devient envisageable. (Cf. Gladys Swain, Deux époques de la folie, "Libre 1", 1977). Freud enchaînera sur Hegel, en attribuant la division interne du conflit mental (névrotique) à l'histoire libidinale du sujet, à son mauvais parcours des stades de développement; sur Kant, en estimant que la psychose est un écart (Abwendung, Ablösung, Zurückziehung) par rapport à la réalité (Realität), allant de pair avec une autoplastische Umarbeitung.

Le MONDE 3 se défie des divisions tranchées, et tend donc à considérer la folie comme une idiosyncrasie particulièrement excentrique. Sa connaissance de l'anatomie neuronique et des neuromédiateurs l'invite à concevoir la maladie mentale comme un ensemble de caractéristiques physiologiques qui s'emballent à travers certaines expériences technosémiotiques, au lieu de s'y réguler. Ceci invite à des thérapies, lesquelles, outre une grande attention aux interactions technosémiotiques (environnementales), utilisent des médications relativement éprouvées mais aussi exploratoires de diagnostics (la nosographie étant mal ou pas du tout établie), et où, puisqu'il s'agit de régulation, de rythme d'existence, de régime (au sens où on parle de régime moteur), le taux de produits (ni trop ni trop peu) joue un rôle considérable.

2. Homo médecin des corps

Un survol de l'histoire de la médecine et de la chirurgie, comme celui que propose Encyclopaedia Britannica (Medicine and Surgery, History of), est un complément indispensable d'une anthropogénie. Pas tellement parce que l'idée qu'Homo se ferait de soi dépendrait de celle qu'il se fait de la santé, qui elle-même dépendrait de son idée de la maladie; car, en temps ordinaire, le vivant est d'abord dans l'évidence de sa vie; la maladie n'est guère pour lui qu'un accident, physiquement et culturellement. Non, l'intérêt anthropogénique de la médecine tient d'abord à ce que peu de domaines révèle aussi crûment et largement les voies et fantaisies sémiotiques d'Homo.

On y trouve en effet toutes les combinaisons possibles : technique/magie; froid/chaud, sec/humide, strictum/laxum; allopathie/homéopathie; agression/insinuation; résistance/soumission; ponctualité/globalisation; approche physicienne/technosémiotique (mentale); lésion organique/physiologie systémique; charisme/effacement du guérisseur; chifffrage (pouroucha jaïn, décimales et centésimales hahnemanniennes)/arpentage de méridiens (acupuncture); mécanique (Descartes)/chimie (Pasteur); sort commun/sort unique; histoire personnelle comme logique externe et interne ou comme suite d'accidents. Etc.

Dans la médecine des corps, cette fertilité de vues sémiotiques fut attisée et entretenue par l'ignorance des causes et l'impuissance des moyens. Ignorance des microbes jusqu'à Pasteur; des vitamines, jusqu'en 1912; des neuromédiateurs et de l'ADN jusqu'à hier. Impuissance des traitements contre l'infection jusqu'aux sulfamides, des investigations jusqu'à la chimie raffinée et à l'imagerie computerisée, des actions pénétrantes jusqu'au laser. A tout cela les pronostics clairvoyants d'Hippocrate (-400), les diagnostics symptomatiques de l'école de Cnide, (idem), les distinctions d'Asclépios (-100) entre hallucinations et illusions (delusions), les dissections de Galien physiologiste (+150) sur les animaux (l'homme occidental même esclave n'était pas dissécable à l'époque), même l'anatomie humaine de Vésale et la découverte de la

circulation du sang publiée par Harvey en 1628 ne changeaient pas grand-chose. Les fréquentes guérisons inexplicées, miraculeuses (mirari, s'étonner), ajoutaient encore au désarroi qui entretenait les cures invérifiables.

Le MONDE 3 présente à cet égard un tableau tout neuf. Connaissances et moyens prodigieusement accrus y incitent les spécimens hominiens à ne pas attendre de la vie plus que ne permet leur statut d'états-moments d'Univers, et de vivants en général, et met en place un couple eugénisme-euthanasie modéré ; la mort a sans doute perdu définitivement le caractère de foudroiement qu'elle eut dans la tragédie classique. Mais, concomitamment, persiste l'attrait de cures dont l'efficacité autre que sémiotique est mal évaluable, quel que soit le critère adopté (homéopathie, kinésiologie, nutritionnisme, charisme des guérisseurs, vaudou, mise technologique), et cela jusque dans les populations familières de la problématique technique et scientifique régnante. En effet, le "double insu" (du malade et du médecin), ou "double aveugle", censé valider l'effet purement physiologique d'un médicament, n'empêche pas Homo de rester un animal sémiotique, où les réactions biochimiques, le système nerveux et les systèmes de signes se modulent sans cesse de proche en proche dans les deux sens. Leur rythme global restant pour le X-même du patient le critère ultime de "sa" santé. Avec deux grands penchants : être soigné par le sorcier et le médecin, ou se soigner avec l'aide du sorcier et du médecin.

* * * * *

Situation du chapitre

Ce chapitre fait couple avec le précédent. Chez Homo, il n'y a pas un ethos auquel adviendraient épisodiquement des troubles physiques et mentaux. C'est un ethos qui appelle et même comprend des troubles. Ou, si l'on préfère, ses troubles font partie de ses faiblesses, de ses forces, et souvent même de son équilibre techno-sémiotiques.